

*Adam et Ève chassés d'Éden, jetés sur des chemins qui ne mènent nulle part.*

*Adam l'enfant et Ève la vieille: à chaque carrefour, ils risquent de se perdre plus radicalement encore, s'enfonçant parfois dans des territoires presque entièrement gagnés par la laideur et l'abrutissement.*

*Au cours de leur errance, ils n'ont pas trop de leurs deux têtes pour trouver leur route. Car, quand ils ne peuvent plus progresser par la marche, c'est par le rêve ou la pensée qu'ils fuient, échafaudant ces longs rêves-pensées, tissant et cousant ce flux continu de conscience et ces fragments de mémoire. Quant aux circonstances auxquelles ils cherchent à échapper, elles sont dessinées en creux par leurs paroles, leurs cris, leurs visions, en somme tout ce qui traverse et dévaste leurs crânes.*

*Leur fuite rhapsodique est à rebours. Il ne s'agit à la fin pour eux que de « faire le mur à l'envers » pour retourner à Éden cultiver le jardin du père God.*

I  
LA VIE RUINÉE

*Adam, enfant fou. Eve, vieille déjà, mais belle encore.  
Dans les marges d'Éden, paysages déserts, aires urbaines  
dépourvues de centre et de sens.*

— Connais-tu le trépas, demande la mère Ève ? — Trop pas, répond l'enfant Adam. — Et veux-tu que je te le montre ? Veux-tu que je t'en montre un bout ? Un bout qui effraiera et effarera toute ta vie ? Un bout effroyable. Qui fera de ta vie un effroi. Veux-tu que je te montre le trou de l'effroi ? Ou que je t'y jette ? Veux-tu planer au tout bout du trou effroyable et t'y planter ? As-tu senti parfois en toi trébucher la vie, as-tu senti des choses tomber dans ta vie ? Et tomber de si haut que tu attends longtemps le bruit qu'elles feront en s'écrasant au sol, que tu te résous finalement à ne plus rien entendre, que tu te résous à devenir sourd, ajoute la vieille déjà mûre, la vieille mûrie et qui semble aller d'un pas régulier ? D'un pas cadencé. As-tu vu tomber des choses dont on attend longtemps le bruit qu'elles feront en s'écrasant, quand elles devraient, en toute logique, s'écraser — et sais-tu qu'elles t'écraseront ? As-tu vu tomber de ces choses de telles hauteurs qu'on attend en vain le bruit de leur écrasement sans pourtant jamais l'entendre ? Sais-tu qu'on tombe parfois de si haut qu'on a encore le temps de mûrir durant la chute ? Et sais-tu ce qu'est mûrir et comme cela res-

semble parfois à pourrir vivant ? À nourrir la mort. À mourir la mort. Comme cela est parfois simplement verdier de rage ? Ou roussir et noircir ? Comme parfois le mûrir n'est qu'un entassement et un entraînement au mourir. Et un obscurcissement. Et un emballement. Comme parfois le mûrissement n'est qu'une accélération de toutes les fonctions de la vie. Et presque comme un *mourissement*. Une précipitation aveuglée. Voire même une défécation de toute la vie. Une défénéstration. Comme le mûrissement n'est aussi la plupart du temps qu'un écrasement des fictions qui maintinrent en vie. Et comme nous dépendons de fictions. Comme l'homme mûr n'est qu'un vernis ou un tas, au mieux un tas vernis. Sais-tu seulement que la vie trébuche ? Et sais-tu ce qu'est trébucher ? Heurter du pied une roche et s'y rompre les os. S'y fendre les chairs. Connais-tu les obstacles ? Tout ce qui d'une manière ou d'une autre s'oppose à ce qu'on vive. Dérègle la vie et le vivant. Ce qui retient le vivre dans le corps et le fait glouglouter dans la gorge comme dans l'évier qui se vide. Comme dans l'évier de la vie. Tout ce qui bien souvent nous laisse en vie mais fait de notre vie comme un terrain vague. Comme une maison inhabitée. Comme un émail éteint. T'es-tu rendu compte qu'il y a des choses dans nos vies qui, plutôt que nous tuer, nous éteignent ? Préfèrent nous laisser vifs dans des existences abandonnées, dans des existences subordonnées. Nous étreignent et nous blessent et nous laissent survivants dans nos vies mortellement blessées. Préfèrent nous laisser vivants dans des vies périlleuses. Dans des vies qui sont tout sauf pétillantes. Dans des vies purulentes. Dans des vies putréfiées. Dans des vies où le péril court comme une bête. Comme mille bêtes dans la chair d'un cadavre. Comme les loups malins dans les futaies des contes. Comme les loups affamés affleurant hors des bois, s'aventurant dans les plaines. Dans des vies où le danger est tout, et qui ne sont plus les nôtres. Dans des vies déjà ruinées avant même que de les vivre. Des vies contaminées. Veux-tu que

je t'apprenne le vivre ? Que je t'enseigne ce qui arrive ? Que je te dévoile tout ce qui t'est caché depuis la fondation du monde ? À vingt mille lieux à la ronde et aussi sous les mers. Cherches-tu un maître de survie ? Et comme un nouveau *naître*. Quelqu'un qui t'indique les chemins de traverse par où te faufiler et te défilier dans la vie ? Et qui filent la vie comme les femmes filent leurs bas. Dans les multiples vies qu'il te faudra sillonner. Veux-tu fuir ? Cherches-tu un guide ? Quelqu'un qui, le cas échéant, vive ta vie à ta place. Et meurt ta mort. Respire ton air et joue ton rôle. Une doublure. Quelqu'un qui se grime en toi, l'enflure. Veux-tu que je t'imiter et t'étouffe. Que je prenne ton âme. Que je te décharge de tout ça qui pèse. Veux-tu vivre léger ? Veux-tu vivre ?

— Ce qui m'étonne c'est la laideur, hasarde l'enfant. C'est toute cette laideur, cette complaisance dans le laid, ces outrages et ces ratages et ces baisages à répétition de quelque beauté que ce soit. Ce sont ces foirades en série. Ces séries foirées exposées comme des trophées. Comme avec fierté. Ce qui m'arrête et me fascine ce sont ces espaces si nettement, si superbement ratés, ces espaces de vie qui sont comme des espaces tarés, des espaces où devenir malades, où développer des maladies. (Des espaces dessinés par des malades mentaux, oserait-on, si les fous et tous ceux qui souffrent de la tête, tous ceux dont la tête est une souffrance ne savaient concevoir avec force les plus puissants des espaces, si on n'avait pas peur d'insulter les fous en traitant de fous les espaces malades des hommes en bonne santé.) Ce qui m'inquiète c'est cette maladie qui se répand dans l'espace et en fait une zone morte ou mourante. Une zone où mourir. Ce qui me donne à penser, c'est ce rapide pourrissement de l'espace. C'est cet espace en errance. C'est l'absence presque complète de toute beauté ou sa très rare présence. Ou sa raréfaction. Ou sa putréfaction. Ses si rares apparitions ou sa liquidation.

Sa mortification. Ce qui m'étonne c'est que la beauté se rarefie comme l'air en altitude et qu'on étouffe dans le laid. C'est la beauté morte. C'est qu'on gravisse le laid et que la laideur désormais soit si grave. Que la laideur aujourd'hui soit si grasse. C'est l'engraissement et l'aggravation de la laideur. C'est qu'il y ait désormais des professionnels de la beauté et des esthéticiens. C'est que désormais le monde entier soit à envoyer chez l'esthéticienne et chez le chirurgien plastique. Chez la diététicienne et la shampooineuse. Chez la cartomancienne et l'orthopédiste. Chez le designer et la décoratrice. Ce qui me défrise, c'est que la beauté sans doute soit en péril et qu'il ait fallu l'organiser en profession. C'est qu'il ait fallu en faire une profession réglementée pour avoir quelque chance de la reconnaître. C'est qu'il y ait des professionnels de la beauté et tant d'amateurs du laid. Ce qui me trouble, c'est que les hommes reconnaissent la beauté que la plupart du temps ils bousillent. C'est qu'ils ne sachent la reconnaître que pour la bousiller, mais qu'ils soient incapables de la produire eux-mêmes. C'est qu'ils soient impeccables et tordus à la fois. C'est qu'ils se soient impeccablement perdus. Ce qui m'étonne, c'est de voir que les hommes ne savent que se reproduire eux-mêmes, qu'ils ne savent produire que de l'humanité, en dehors de quoi tout ce qu'ils engendrent, immanquablement ils le dégradent, ils le saccagent, ils l'écrasent. C'est qu'ils ne bandent que pour se répandre. C'est qu'ils ne propagent si bien leur humanité sans doute parce que l'humanité prolifère en se salopant et dans la saloperie. C'est que les reproducteurs et les éleveurs ne visent qu'un seul et même *salopage*. Et faire entrer toutes choses dans l'âge de l'homme. C'est qu'ils hominisent tout ce qu'ils touchent. C'est qu'ils disent vouloir la beauté et la salopent. C'est qu'ils la ratent instinctivement au point qu'on se demande s'ils ne l'éviteraient pas à tout prix. Si la beauté ne les effraierait pas ? Ne les effriterait pas ? Si parfois elle les effleure ? S'ils ne la fuiraient pas en prétendant ne chercher

qu'elle. S'ils n'œuvrent pas avant tout à la règle de la laideur et si la beauté ne serait pas l'inéliminable exception. Si la beauté n'est pas une farce ou une fable. Ce qui me laisse à penser, c'est que tant d'hommes se fassent exceptionnels sans atteindre, sans même approcher l'exception de la beauté. Qu'ils se fassent plutôt exceptionnellement laids. C'est qu'au fond ils soient si affreux même quand parfois ils sont drôles. C'est qu'ils soient drôles et affreux. C'est qu'ils ne cessent pas d'être drôles quand bien même ils s'avancent dans l'affreux. C'est qu'on puisse voir de telles choses, drôles et affreuses. C'est qu'on entende et qu'on voie. C'est que j'ai vu ce vieil homme descendre du bus l'autre jour, le froc baissé laissant apparaître la moitié du cul fripé. Que je l'ai vu s'éloigner une canne à chaque main et les deux cannes lui faisaient comme deux jambes supplémentaires. Que j'ai vu ses airs de crustacé exhibitionniste. Sa démarche de crabe. Ses allures de langouste. C'est que j'ai entendu qu'une femme de 73 ans avait trébuché et fait une chute de quelques 250 mètres au cours d'une randonnée du troisième âge à plus de 2500 mètres d'altitude. C'est qu'ils se tuent si drôlement. C'est que la mort soit drôle quand bien même elle est affreuse. Quand bien même elle est l'affre des affres. C'est que la mort soit si laide et qu'elle fasse rire. Ce qui me trouble, c'est qu'ils aient sans exception ces têtes excessivement laides. D'une laideur à crever. Ces si grosses têtes si étonnamment pleines. C'est qu'ils soient si malins et si laids. C'est qu'ils se lèvent si matin pour entreprendre d'aggraver la laideur. Qu'ils déploient tant de malices pour atteindre leurs proies et que leurs vies néanmoins soient si mauvaises. C'est qu'ils soient si malins et que leurs espaces sentent si mauvais. C'est que tout pue l'homme en somme. C'est que le monde désormais se recouvre d'un épais manteau de bran. Qu'ils enlaidissent le monde au point qu'il ne soit pas exagéré de dire qu'ils le compissent. C'est cette odeur d'urine si forte au matin dans les rues. Ce sont ces villes-pissotières. C'est